

BODER (-Vernier puis Vernon), LYDIE (1815 – 1893)

BODER, Lydie, laïque, institutrice, directrice et économe à l'Institut de Pointe-aux-Trembles, née le 1^{er} avril 1815 à Orvin (Jura bernois) en Suisse, fille de Jean-Jacques Boder et de Suzanne Langel; décédée le 21 avril 1893 à Sainte-Sophie (Terrebonne). Inhumée au cimetière de la paroisse presbytérienne de New Glasgow. A épousé à Genève au début de 1844 Jean Vernier, puis en secondes noces, Jean-Antoine Vernon le 1^{er} mai 1855.



Lydie Boder naquit à Orvin dans le Jura bernois en Suisse, le premier avril 1815. Elle était fille de Jean-Jacques Boder, et Suzanne Langel¹. Elle descendait de vieilles familles protestantes qui se distinguaient « par leur vie laborieuse et leur stricte moralité »². « Lydie se fit remarquer de bonne heure par son esprit d'ordre et son activité. Après s'être convertie au Seigneur, elle accepta la position de gouvernante dans la maison du pasteur de l'endroit. Bientôt des personnes pieuses de sa connaissance, demeurant à Genève, la recommandèrent à quelques-uns de leurs amis et la décidèrent à aller se fixer dans la ville de Calvin, où elle devint gouvernante dans une famille importante. Elle fut alors reçue dans l'église du Témoignage dont le célèbre César Malan était le pasteur. »³

Dans le cadre du Réveil genevois, l'esprit missionnaire était très enthousiaste et très développé et Lydie manifestait le désir de se consacrer à l'œuvre missionnaire en pays étranger si le Seigneur lui en donnait l'occasion. Jean Vernier*, étudiant en théologie à l'Oratoire de Genève, vint prêcher pendant les vacances à Courtelary et à Orvin dans le canton de Berne. C'est ainsi qu'il rencontra d'abord Suzanne Langel, puis sa fille à la fin de l'été. « Plus tard, ils se fiancèrent l'un à l'autre, et prirent l'engagement solennel d'aller à l'étranger travailler dans la vigne du Seigneur. »⁴

Et c'est ainsi qu'ils furent sensibles à l'appel lancé par le pasteur J.-E. TANNER en tournée de recrutement à Genève en janvier 1844. Ils s'épousèrent peu après et partirent pour le Canada via Le Havre à la fin des études de Jean en mars. Après trois mois de voyage dont une traversée de 35 jours, ils arrivèrent à Montréal le 17 juin. On leur assigna Belle-Rivière comme champ missionnaire. Jean Vernier* y prit en mains l'Institut pendant que sa compagne s'occupait de l'économat. « Il fallait pourvoir aux besoins d'une école-pension avec la plus stricte économie, travailler du matin au soir et souvent tard dans la nuit, s'occuper de la nourriture, du blanchissage, des travaux de couture, etc., servir de mère à tous ces jeunes élèves, recevoir leurs parents et les amis de l'institution et les héberger avec cordialité, et en

¹ Un missionnaire suisse, Louis Langel, viendra œuvrer quelque temps au Québec pour la FCMS dans les années 1870. Voir *Historique FCMS*, 1881, p. 66. Nous ne savons pas s'il avait un lien de parenté avec Lydie.

² *Notice biographique – Madame J.A. Vernon*, Bibliothèque du Fidèle Messenger, Manchester, 1892, 28 pages.

Auteur non précisé, possiblement Joseph Provost qui faisait partie de la famille; l'auteur y fait référence à des détails intimes de la vie de Lydie Boder. Les passages cités renvoient à cette publication.

³ *Idem*, p. 7-8.

⁴ *Idem*, p. 10.

même temps, prendre soin de ses propres enfants. Outre ses nombreuses occupations, Madame Vernier dut, pour répondre aux justes demandes du comité de direction, tenir compte des dépenses journalières de la maison. Douée d'une belle voix, elle dirigeait le chant au culte de famille et aux services du dimanche. »⁵

Au moment de la construction du nouveau collège de Pointe-aux-Trembles, elle dut voir à la nourriture et au logement de la quarantaine d'ouvriers qui y travaillaient. Puis à l'hiver 1846-1847, il y eut cent dix-sept élèves à entretenir. « Les lits, les couvertures, les tables, etc., étaient en quantité insuffisante, et les nombreux visiteurs n'amélioraient guère par leur présence un tel état de choses. »⁶ [...] « Il fallait pétrir le pain pour tout ce monde et aller le faire cuire dans un vieux four sur le bord du fleuve, en marchant dans une boue dont la persévérance à orner le chemin semblait sans limites. [...] Plusieurs élèves aidaient la directrice de leur mieux, et une brave jeune fille, mademoiselle Marie Dépaty (devenue plus tard madame Isaac Cruchet), partageait avec elle cet énorme fardeau; mais il eût fallu six personnes au lieu de deux. Qu'il suffise de dire que madame Vernier, après avoir parcouru l'établissement de haut en bas pendant la journée afin de voir à tout, était encore debout le soir, et souvent après minuit, surtout après un jour de lavage, pour plier, repasser, coudre et mettre en ordre le linge, pendant que chacun dormait. Tous les matins, le déjeuner devait être prêt à sept heures précises pour plus de cent vingt personnes. Cette chrétienne joignait alors à son robuste tempérament une volonté de fer et la détermination de ne point abandonner l'œuvre si chère à son cœur. »⁷

La mission à ses débuts reposait pour la plus grande part sur le travail bénévole de ses ouvriers, logés et nourris aux frais de la Société mais sans recevoir de salaire, à peine quelques sous supplémentaires pour les dépenses personnelles courantes et la correspondance. Les Vernier devaient généralement puiser dans leurs propres réserves pour combler des besoins évidents. La situation était tellement précaire que pour trouver autre chose que du pain à manger, on se décida à pêcher dans les eaux du Saint-Laurent, et les résultats furent miraculeux!

Pour mieux loger leur famille, qui finit par compter cinq enfants au début de 1853, les Vernier décidèrent de louer une maison particulière dans le village de Pointe-aux-Trembles qu'ils payèrent au moyen d'un faible salaire consentit à Jean Vernier. Pour arrondir les fins de mois, la famille accepta quelques pensionnaires anglophones qui désiraient apprendre le français. « Une portion d'un héritage de famille et le fruit de quelques économies apportées au Canada par madame Vernier furent bientôt dépensés. »⁸ Malgré toutes ces difficultés, la famille Vernier réussit à se tirer d'embarras.

On peut imaginer le chagrin de Lydie Boder quand elle apprit la nouvelle du décès de son mari, âgé seulement de trente ans, dans le naufrage de l'*Annie Jane* en septembre 1853. Elle reçut des dons provenant de collectes spéciales et quelqu'un hypothéqua même sa ferme afin de pourvoir à l'entretien de la famille. Elle fit rénover le bâtiment de la maison du bord de l'eau où l'on avait installé la première école des filles et y emménagea à moindre coût. Elle accepta aussi d'y loger des pensionnaires. Elle continua courageusement à assumer sa tâche d'entretien à l'Institut et à s'occuper de sa famille qui demandait grand soin.

⁵ *Idem*, p. 12-13.

⁶ *Idem*, p. 13-14.

⁷ *Idem*, p. 14-15.

⁸ *Idem*, p. 21.

L'intérêt que lui manifestait le nouveau directeur de l'école des filles, Jean-Antoine VERNON, adoucissait cette situation pénible. Ils s'épousèrent à Pointe-aux-Trembles le 1^{er} mai 1855 devant le pasteur Jean-Emmanuel TANNER et Lydie se consacra pour un temps prioritairement à sa famille. Le seul enfant du couple, Jean-Jacques, né le 9 avril 1856 décédera à l'âge de quinze mois au début de juillet 1857. On la vit quelques temps après en 1859 revenir s'occuper en partie du ménage. Quand son mari accepta en 1862 de reprendre la direction de l'Institut, elle fut placée de nouveau à la tête des affaires domestiques du pensionnat. Le collège était mieux soutenu et la tâche paraissait beaucoup plus facile à l'économe. Elle jouait aussi le rôle d'infirmière et sauva même la vie de trois imprudents qui avaient mangé de la ciguë.

En 1868, le pasteur VERNON, avant de se lancer dans sa nouvelle tâche de supervision du colportage, accomplit une tournée de recrutement en Europe et Lydie Boder préféra l'accompagner plutôt que de vivre une seconde fois dans la crainte du malheur. Ce fut l'occasion pour elle de revoir sa vénérable mère et plusieurs membres de sa famille. Dès son retour en 1869, le couple s'installa à Joliette, dont Jean-Antoine avait accepté de s'occuper en plus de sa tâche de supervision. Et en 1872, Lydie revint à Montréal avec son mari car il prenait en charge la communauté de la rue Craig pour les trois années suivantes. Sa famille avait maintenant grandi et les enfants avaient quitté le nid. Suzanne était morte à dix-huit mois en 1852, Pauline-Lydie, d'une maladie de foie à treize ans en 1860. Paul enseignait brillamment en Allemagne, Sarah suivrait son mari, Joseph Provost, sur les chemins de la Nouvelle-Angleterre et Paul-Samuel, qui commençait seulement sa théologie, oeuvrerait dans l'Outaouais. Elle pouvait bien envisager des jours plus tranquilles. Pourtant, son mari, même s'il s'était retiré « sur ses fermes »⁹, n'avait pas abandonné sa tâche de supervision et continuait de voyager un peu partout.

En 1877, elle l'accompagna encore en Europe où Jean-Antoine devait se rendre pour recruter de nouveaux missionnaires destinés au colportage rural qui était devenu la principale tâche de la Société missionnaire franco-canadienne sur son déclin. De retour au Canada, Lydie le suivit aussi à Angers en 1879-1880 où il s'occupa de la paroisse presbytérienne, puis à Sainte-Cécile-de-Masham à partir de 1885. Le couple avait fait le projet de finir ses jours dans sa patrie, mais en 1889, Lydie tomba gravement malade d'une attaque aiguë d'influenza, dont elle prit plus de deux ans à se relever. Vu cette maladie, il n'est pas sûr qu'elle ait accompagné son mari dans la paroisse américaine de Holyoke dont il s'occupa jusqu'en 1892. C'est en tout cas à Sainte-Sophie près de son fils Henri qu'elle s'éteignit à soixante-dix-huit ans le 21 avril 1893 des suites d'une bronchite. Elle fut enterrée au cimetière presbytérien de New Glasgow tout proche où on lui rendit les hommages dus à cette ouvrière qui avait consacré près de quarante ans de sa vie à l'œuvre missionnaire en terre canadienne.

Voilà l'exemple parfait de la « femme de pasteur » bien que sa tâche de soutien aux instituts de Belle-Rivière et de Pointe-aux-Trembles ait dépassé ces limites. On peut imaginer la vie difficile due à des conditions précaires d'installation dans ces collèges et au manque de ressources des débuts. Car il fallait un tempérament solide, du dévouement et un sens aigu de

⁹ *L'Aurore*, 2 juillet 1898, p. 6. Ce pluriel étonne un peu. Cependant, comme il habite selon le recensement de 1881 dans la maison voisine de Henri Vernier, son fils par alliance, il est bien possible qu'il ait été propriétaire de terres à Sainte-Sophie, où d'ailleurs il reviendra passer les dernières années de sa vie. Lui qui avait supervisé longtemps l'exploitation de la ferme de Pointe-aux-Trembles ne devait pas se sentir trop perdu à la campagne.

l'organisation pour arriver à tout gérer sans craquer. Au milieu de sa vie, la mort d'un mari aimé et l'incertitude de l'avenir ont dû ajouter à ses tourments. Par ailleurs, on peut souligner la force de caractère et la résignation particulière que supposaient les déplacements constants de son second mari pour célébrer baptêmes, mariages et funérailles dans tout l'Outaouais, les Basses-Laurentides et la Rive-Nord ou pour superviser les points de missions et les colporteurs. Il ne devait pas rester beaucoup de temps pour une vie paisible à deux au coin du feu. Pourtant Sévère Lambert évoque à leur sujet de telles soirées tranquilles passées en famille dans l'Outaouais.

« Et en donnant ici une esquisse de la carrière et des travaux de madame J. A. Vernon, nous sentons que ce n'est qu'un acte de simple justice, indépendamment de l'intérêt qu'excitera parmi ses nombreux amis et admirateurs un article ayant pour sujet une personne aussi modeste que profondément chrétienne. »¹⁰

Sources

Ami, Marc, *Le naufrage de l'Annie Jane. Épisode de l'histoire des missions franco-canadiennes*, Manchester (N.H.), Le Fidèle Messenger, éditeur, 1891, 112 pages.

Notice biographique – Madame J.A. Vernon, Bibliothèque du Fidèle Messenger, Manchester, 1892, 28 pages (avec un croquis).

Larin, Robert, « Jean Vernier, sa famille et quelques autres missionnaires franco-protestants du Québec », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 54, numéro 1, cahier 235, printemps 2003, p. 19-24 qui utilise particulièrement les recensements de 1851 à 1891 et retrace la généalogie de la famille Vernier venue au Canada. (Voir certaines de nos corrections dans les biographies Vernier et Vernon.) Voir aussi Jean-Louis Lalonde, « Jean Vernier et sa famille. Quelques précisions supplémentaires », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 59, no 1, cahier 255, printemps 2008, p. 31-40.

Provost, Joseph, *La maison du coteau*, édition établie, présentée et annotée par Jean Levasseur, Sainte-Foy, Les Éditions de la Huit, 2000, p. 154-161.

Vogt-Raguy, Dominique, *Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925*, thèse de doctorat de l'Université Michel-de-Montaigne, Bordeaux III, 1996, p. 271, 861 et annexes 7, 9, 14, 24.

Rapports annuels de la FCMS, 1845-1881.

Sa famille

On trouvera dans les biographies de VERNIER et de VERNON des éléments complémentaires de même que des indications généalogiques.

¹⁰ *Idem*, p. 6.